

AGUSTÍN MARTÍNEZ

# La mauvaise herbe

roman traduit de l'espagnol  
par Amandine Py



actes noirs

*ACTES SUD*





## DU MÊME AUTEUR

*MONTEPERDIDO*, Actes Sud, 2017 ; Babel noir n° 208.

Titre original :

*La mala hierba*

Éditeur original :

Plaza & Janés, Barcelona

© Agustín Martínez / Penguin Random House Grupo Editorial, 2017

Photographie de couverture : © Laura Pannack

© ACTES SUD, 2020  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-13831-8

AGUSTÍN MARTÍNEZ

# La mauvaise herbe

roman traduit de l'espagnol  
par Amandine Py

*ACTES SUD*



*À Laura, Darío et Laura  
sans qui il n'y aurait rien.*



1

LES TRÉFONDS DE LA NUIT

*Quand agneaux perdus dans la montagne,  
dit-il, agneaux pleurer.  
Parfois venir la mère. Parfois le loup.*

CORMAC MCCARTHY,  
*Méridien de sang.*



## JACOBO

Je voudrais garder ce souvenir de toi qui reposais contre ma poitrine, lourde de fatigue après avoir fait l'amour, pas de ce bateau qui sombre dans une flaque de sang à mes pieds.

J'essaie de toutes mes forces ; je te jure que j'essaie.

Je voudrais revenir à cette plage. À ton dos nu ; aux reflets d'une mer déchaînée qui dessinait des vagues sur ta peau, une caresse. Et à la suite, quand tu m'as suivi dans ma chambre d'étudiant, au milieu du boucan des voitures qui passaient sur l'autoroute.

Comme j'aimerais te voir, Irene, quand tu laissais tomber tes yeux sur moi et me souriais. J'aimerais croire encore qu'on ne ferait qu'une bouchée de la vie. Qu'on pousserait tous les deux comme des herbes sauvages.

Mais le temps me brusque, m'arrache à cette plage, à cette chambre d'étudiant.

Je vois les années défilier, la fac, les premiers jobs, les nuits passées à boire de la bière et les rires des amis aussitôt oubliés dont les traits se confondent : qui se rappelle aujourd'hui leurs visages ? Le frigo vide et la panique intérieure, qui ne concernait peut-être que moi, devant cette vie qui prenait forme en toi, Irene, et qui menaçait de nous dévorer. Notre fille. Miriam et le mariage.

Un travail stable. La carte de fidélité du Corte Inglés et l'amour absolu pour ce bébé qui nous souriait de son berceau, sûr que ses parents sauraient le protéger de tous les maux.

Je voudrais en rester là mais c'est impossible. Je voudrais m'arrêter, je te jure que je voudrais m'arrêter.

Mais je fonce vers la catastrophe comme un projectile.

Tu te souviens de ces nuits, Irene, où on s'enlaçait comme deux vaincus ? La peau de ton dos n'était plus une plage lisse. Cela m'était égal. J'y aurais enfoui mon visage comme lors de notre première fois au bord de la mer. Pourquoi ne puis-je revenir en arrière ?

On s'est menti. On s'est promis qu'on pourrait rebondir alors que tout avait volé en éclats.

Le vieil homme assis près de la pompe à essence, quand on s'est arrêtés à la station-service, la voiture pleine de valises et de tout ce qu'on n'avait pas réussi à vendre, ne nous a pas avertis du danger. Il a fait un vague hochement de tête sans rien dire, le sourire figé sur sa bouche édentée. À sa peau, j'ai compris où nous venions d'arriver. Ce n'était pas un désert aux dunes arrondies, aux horizons infinis et dorés ; ici tout n'était que ravins, caillasses et terre crevassée. Buissons de cuivre dressés comme des barbelés.

Miriam était sur la banquette arrière et ne se força pas à sourire quand on lui apporta les barres chocolatées. Elle les laissa tomber sur la banquette sans lever les yeux de son portable, sans un regard pour cette terre où nous prétendions prendre un nouveau départ.

Pour ce désert qui nous accueillait, pour ce *cortijo* à l'écart du village et de tous les bruits. Si loin de nos débuts, du tumulte des vagues.

À la lisière du néant.

Tu étais devenue une étrangère. Ou était-ce moi qui m'éloignais ? J'étais perdu. Je regardais autour de moi, je me disais : Comment avons-nous pu échouer ici ? À quel instant a-t-on rêvé de cet avenir ?

Le *cortijo* avec ses murs blanchis à la chaux, ses fenêtres qui fermaient mal. L'hiver, le froid du désert s'y infiltrait de toute part. Miriam dormait chez une amie ce soir-là et je réfléchissais, comme souvent, à ce que je pourrais faire pour arranger les choses entre nous. Il allait bien falloir qu'on arrête de se regarder comme deux pitbulls qui tournent en rond dans leur enclos, notre maison. Qui gardent leurs distances, qui se jaugent en permanence.

Je détestais ces fenêtres, putain ; des blocs noirs dès que la nuit tombait.

Je n'avais pas allumé la télé. J'ai entendu tes pas dans l'escalier et j'ai su que tu allais entrer dans le salon. J'ai regardé vers la porte, m'attendant à voir apparaître ta silhouette, et c'est con, un peu puéril sans doute, mais j'ai imaginé que tu serais nue, que tu me dirais "Prends-moi dans tes bras. Viens, on va le faire, comme avant".

La flamme bleutée du poêle à gaz a tremblé une seconde, je m'en souviens, et le feu a pris sur la façade en amiante dans un spasme grésillant. Des détails insignifiants sont gravés dans ma mémoire mais je n'ai toujours pas de vision d'ensemble de ce qui s'est passé ce soir-là, c'est un corps mal assemblé, des bras et des jambes dans des endroits improbables, un monstre du passé qui se traîne devant moi, qui me supplie de lui donner forme dans un bafouillage incohérent fait de pleurs et de cris.

La porte de la cuisine fermait mal. Elle s'était décrochée sous le poids du fer, les vieilles charnières la soutenaient à peine. L'arc de la porte dessinait une griffure blanche sur le carrelage. Je n'avais pas réussi à la remettre en place, et nous n'avions pas les moyens de faire appel à quelqu'un pour la réparer. Mais pourquoi te parler d'argent, Irene ?

C'est par cette porte qu'ils sont entrés.

Je me revois cracher du sang dans le couloir. Mes mains s'agrippaient au sol comme si je dégringolais d'une falaise. La flaque poisseuse sous ma poitrine, le bruit de clapotis absurde de mon corps qui glissait.

Je me suis levé, ça, c'était juste avant, dans le salon, quand j'ai regardé vers la porte. Irene, pourquoi t'ai-je imaginée arriver nue sous ton peignoir ouvert, tes seins et ton sexe offerts ? Tu aurais dit quelque chose comme : "On va tout oublier."

Un instant a suffi pour que ces possibilités s'évanouissent, comme quelqu'un tire sur la nappe d'un coup sec, faisant valser les assiettes et les couverts pour laisser le bois brut à découvert.

Je t'ai entendue crier : "Jacobo !"

"Qui est là ?", ai-je dit aussitôt. Les voix de ces hommes hurlaient comme des sirènes alertant de la catastrophe, "Où tu vas comme ça ?!" Le raclement d'une chaise contre le carrelage,

comme une craie cassée sur un tableau noir... “Crie, salope, crie tant que tu veux.”

L'éclair du coup de feu, un flash blanc qui dessina un court instant leurs silhouettes. Noires. Totalement noires, mais alors pourquoi avait-il cru voir des dents en marbre sourire ?

L'un des hommes est venu vers moi ; son fusil pendait sur le côté comme une houe. Du sang imbibait le bas de son pantalon.

Qu'ai-je dit ou qu'ai-je fait ? T'ai-je appelée, Irene, ou me suis-je contenté de faire demi-tour pour prendre la fuite ?

La balle m'a touché au poumon droit. Peut-être ai-je eu le cran de me jeter sur lui, désespéré, inconscient, en criant “Irene !” Comme si je pouvais faire fi de l'homme qui venait de me tirer dessus, mais aussi des autres, pour te prendre la main, Irene. Sauter par la fenêtre, doté d'une force incroyable, et t'emmener loin du *cortijo* à grandes enjambées, comme les voleurs de Bagdad bondissent sur les toits, un léger effleurement de surface suffisant à les faire s'élever par magie vers le ciel. Irene, amoureuse et légère, je te tiens par la main, tes cheveux claquent au vent comme un drapeau.

Tu étais morte. Ton corps étalé sur le sol de la cuisine : mais t'ai-je vraiment vue ? J'étais incapable de reconnaître ton visage sous l'amas de cheveux et de chair sanglante. T'avaient-ils tiré une balle dans la tête ? Je n'en suis même pas sûr.

Étais-tu nue ? Portais-tu ton peignoir en coton ?

Quelqu'un était appuyé contre le chambranle de la porte. Il regardait du côté du désert. La scène qui se déroulait entre ces murs délabrés, les hurlements et la douleur, ne le concernait pas. Comme le professeur qui a appris à ignorer le chahut des élèves dans sa classe.

Je n'avais plus qu'une tache sous les yeux, Irene : ton visage. Une masse informe dans laquelle j'aurais voulu remettre chaque chose à sa place de mes mains.

Un blouson d'aviateur avec un col en fourrure d'agneau. Voilà ce que portait l'homme qui revenait du salon, ou qui descendait l'escalier ?

Ils ont dit : “Crie, salope, crie.” Ils ont dit : “Où tu vas comme ça ?” Ils ont dit : “J'ai faim.”

Il faisait encore nuit quand leurs jambes sont passées près de moi ; ils ramassaient les douilles par terre.

J'ai penché la tête et j'ai vu ton pied, Irene : nu, rigide. Il me montrait sa plante durcie, brune et rouge elle aussi : le sang.

Je les ai entendus vider des tiroirs, jeter des trucs par terre, et j'ai eu envie de rire : qu'est-ce que vous cherchez, imbéciles ? que nous reste-t-il, à part un néant immense aussi vaste et inanimé que le désert, un néant qui a fini par nous engloutir dans sa gueule de ver aveugle grande ouverte, Irene, Miriam et moi ?

Cherchez, cherchez.

Mais la seconde d'après, je me suis mis à pleurer.

Pourquoi s'en prendre à nous, nous qui n'avons rien, nous qui ne sommes personne ? Pourquoi, Irene ?

## DÉSERT

### – UN JOUR DE FÊTE –

L'homme qui lui souriait sous l'auvent de la station-service exhibait ses dents manquantes avec l'impudeur d'une vieille dame qui soulève sa jupe. Il accompagnait ce sourire grimaçant d'un hochement de tête affirmatif. À l'ombre d'un soleil qui portait à ébullition la terre mais aussi le bitume et sa voiture garée près de la pompe. Jacobo lui répondit à l'identique, sourire et hochement de tête, et se dit qu'ils devaient ressembler à deux débiles qui souriaient et hochaient la tête à n'en plus finir.

Irene arriva en exhalant un nuage de fumée. Elle était partie fumer une cigarette à l'arrière du bâtiment.

— T'as payé ? demanda-t-elle à Jacobo.

— J'ai mis vingt euros, ça devrait suffire, dit-il après avoir fait signe que oui. On est encore loin ?

— Dans les soixante kilomètres, je pense. — Irene regarda la voiture et, d'un air abattu, se dirigea vers la boutique de la station-service. — On va lui prendre un petit quelque chose pour la route.

Jacobo la suivit. À travers la baie vitrée, il vit le vieil homme se lever. Et maintenant, il était appuyé contre la lunette arrière de sa voiture : parlait-il à Miriam ?

“Qu'est-ce qu'il fout, le vieux... ?” se demanda-t-il tandis qu'Irene parcourait le stand de friandises. Il était à deux doigts d'aller lui dire de laisser sa fille tranquille quand le vieil homme s'éloigna lentement de la voiture. Irene remarqua l'air inquiet de Jacobo, qui lui dit pour la rassurer :

— Ta fille a dû le faire dégager.

Une notification de SMS sur le portable d'Irene.

— Ils sont sur la place du marché, à la terrasse du Diamond, lut-elle. Mon frère a les clés.

— *Diamond*, c'est de l'anglais, n'oublie pas, dit Jacobo pour rire, mais sa plaisanterie n'arriva pas à lui faire oublier l'inquiétude provoquée par ce vieil homme. D'un pas fatigué, le vieux s'éloignait de la station-service par le bas-côté de la route, sous un soleil de plomb. Vers nulle part.

— Épargne-nous tes conneries quand on sera arrivés, l'implora Irene qui se décida pour un Twix. On ne rigole pas avec les affaires du village...

Dans la voiture, Miriam ne daigna pas lever les yeux de son portable quand sa mère lui lança la barre chocolatée. Le Twix tomba sur ses genoux.

— Un merci, ça t'écorcherait les lèvres ? râla Irene en bouclant sa ceinture.

— Un Twix, maman..., non mais sérieux, comment t'as pu m'acheter ça ? Je me vois mal avaler ce truc.

Jacobo démarra dans l'espoir que le bruit du moteur mette un terme au sarcasme de Miriam.

— Chérie, on a fait des heures de route. T'as vraiment envie qu'on s'engueule ? — Irene s'enfonça dans son siège et alluma la radio. Jacobo remercia mentalement sa femme d'avoir évité la dispute.

Il sortit du parking de la station-service et, sur la voie d'insertion, passa près du vieil homme. Il réduisit sa vitesse. Le vieux leva la tête et le salua, sa bouche édentée exposée à tous les vents. Il mit sa main en visière pour ne pas être aveuglé par le soleil.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, le vieux ?

— Rien, répondit Miriam. Il a juste regardé par la vitre, sans bouger... Vous aviez verrouillé les portières ?

Jacobo accéléra et le vieux rétrécit dans le rétroviseur. La voiture s'engagea sur la voie rapide qui fendait les monts pelés comme une cicatrice.

Jacobo tenta d'oublier le vieux, de se persuader qu'ils n'étaient qu'une famille ordinaire qui roulait en silence sur une route du pays, cap au sud. Il savait qu'il n'en était rien ; en

réalité, ils dégringolaient. Jacobo regardait ses deux femmes, il s'était mis à les appeler comme ça depuis quelques années, et leurs visages éteints lui rappelaient un jardin à l'abandon, où les fleurs fanent.

L'asphalte longeait le désert comme un coupe-feu. Tabernas se trouvait plus au sud, et ils prirent la départementale en direction de Portocarrero. Une nuée de martinets dessinaient des spirales dans le ciel.

Irene déplia son miroir, sa trousse de maquillage ouverte sur ses cuisses. Elle se passa une lingette sur le visage puis attachas ses cheveux pour se mettre de la poudre. Ses yeux gris détaillaient chaque centimètre de son visage, elle essayait de faire disparaître sous son maquillage toute la fatigue du voyage. La fatigue de cette dernière année.

Ils étaient partis très tôt ce matin et Miriam ne leur avait pratiquement pas adressé la parole en sept heures de route. Avachie sur la banquette arrière, les pieds nus sur le siège, la tête dans son portable et ses écouteurs dans les oreilles ; seul un léger fredonnement de la musique qu'elle écoutait rappelait de temps en temps sa présence. Jacobo eut de la peine pour sa fille, qui lisait sans doute les conversations de son groupe de copines de lycée, des conversations qui lui deviendraient peu à peu étrangères. "Miriam a quitté le groupe", lirait-on un jour. Rien de plus sinistre à ses yeux que ces termes aseptisés des réseaux sociaux pour décrire des changements qui étaient en réalité des drames.

— Ils m'ont mis à la porte – voilà exactement ce qu'avait dit Jacobo en rentrant chez lui après avoir appris son licenciement.

Irene s'empressa de le rassurer, puis elle lui demanda à combien s'élevait l'indemnité de départ. Miriam jouait à la poupée dans le salon. Elle passait des heures avec ses poupées. Elle les habillait et les déshabillait, intervertissait leurs têtes et imitait leurs voix, mais du jour au lendemain, ces poupées se retrouvèrent dans un coin de sa chambre. À moitié habillées, transformées en vrais petits monstres, leurs cheveux blonds

emmêlés. Un matin, Jacobo entra dans la chambre de sa fille pour lui demander de faire son lit et s'aperçut qu'elles n'étaient plus là. Les poupées s'étaient volatilisées.

Et voilà, des factures impayées, une allocation chômage bien inférieure au montant espéré, la maison à la montagne qu'ils n'arrivaient plus à entretenir. C'était fou la vitesse à laquelle ce qu'il croyait éternel disparaissait. Irene avait arrêté de travailler à la naissance de Miriam, mais même avant, elle n'avait jamais réussi à avoir un contrat stable. Où allait-elle pouvoir trouver un emploi après tout ce temps, à son âge ? Jacobo imprima des curriculum, dépoussiéra son vieux diplôme d'école de commerce, son master en statistiques, ses années d'expérience à l'Agence de l'Union européenne pour les chemins de fer. Il appela tous ceux qu'il considérait comme ses amis.

Ce ne fut pas facile d'assumer à quel point le monde pouvait se passer de lui. Les enfants allaient à l'école, les gens discutaient autour d'un café, quelqu'un vidait les bennes à ordures le soir. La roue tournait sans lui, indifférente à son sort.

Miriam pleura quand ses parents lui annoncèrent qu'ils allaient déménager. Ils avaient cherché à lui présenter cela comme une décision qu'ils avaient prise alors qu'en réalité, ils n'avaient pas eu le choix. La mère d'Irene était morte depuis trois ans. Sa vieille maison au village était inoccupée. Ils avaient pensé la vendre, mais le marché n'était plus ce qu'il était. Aucun acheteur ne s'intéressait à ce *cortijo* en ruine. Un soir, Irene s'était enfermée dans sa chambre et avait passé plus d'une heure au téléphone avec son frère. Puis, les yeux encore rougis de larmes, elle avait dit qu'Alberto pensait que c'était une bonne idée. Ils iraient s'installer dans la maison familiale le temps que les choses s'arrangent.

Mais les choses ne risquaient pas de s'arranger. Leur vie s'était entassée dans un grenier, la seule solution était de jeter la clé et de l'oublier. Jacobo négocia avec les banques pour solder le crédit en échange des deux maisons. Ils essayèrent de vendre tout ce qui avait de la valeur : le lave-linge, le frigo, la télévision, l'ordinateur portable de Miriam...

Il ne leur restait plus qu'à partir dans ce désert avec l'espoir d'y refaire leur vie. Voilà ce qu'ils avaient en tête pendant

que leur maison se vidait, disparaissait dans des valises et des cartons comme elle s'écoulerait dans des égouts. Irene venait d'avoir quarante-trois ans, il avait un an de plus qu'elle. Était-il encore temps de tout recommencer ?

Les coups sur la portière firent sursauter Miriam. Elle n'avait pas remarqué qu'ils étaient arrivés au village. Son oncle Alberto lui parlait de l'autre côté de la vitre et lui faisait signe de la baisser. Elle enleva ses écouteurs.

— Ma parole, comme tu as grandi ! — La voix d'Alberto s'engouffra dans la voiture, accompagnée de cette bouffée d'air de la campagne à laquelle elle allait avoir tellement de mal à s'habituer.

Miriam haussa les épaules. Ses parents venaient de sortir de la voiture, elle pria pour qu'ils accaparent toute l'attention. Tant qu'elle ne le regarderait pas, se disait-elle, cet endroit où ils venaient de débarquer n'existerait pas. "Ça pue le cochon", avait-elle écrit sur le fil de discussion de ses copines quand ils étaient passés près des champs fraîchement épandus. C'était la dernière fois qu'elle y ferait allusion. N'en parle plus, ne le regarde plus, il finira bien par disparaître, se répétait-elle. Quand elle ouvrit le Twix, elle découvrit que la chaleur l'avait fait fondre. Elle avait du chocolat plein les doigts. Elle les suçait. Elle faisait tout pour rester dans sa bulle, mais c'était impossible : les voix s'infiltraient à l'intérieur de la voiture.

Ce qu'Irene avait appelé "la place" à la station-service était un simple carrefour ; un trottoir élargi autour d'un olivier aux branches sèches, un fossile plus qu'autre chose, l'arbre du pendu, pensa Jacobo, mais se rappelant l'avertissement de sa femme, il préféra garder sa remarque pour lui : "On ne rigole pas avec les affaires du village." Des tables et des chaises en plastique étaient disposées tout autour de l'olivier. Elles étaient occupées par des hommes et des femmes sur leur trente et un qui se levèrent à leur approche. Les premiers, engoncés dans leurs costumes, les secondes dans des

robes cintrées aux décolletés débordants. Une nuée de bonjours et de tintements de verres qui leur souriait et transpirait à grosses gouttes.

— Vous prendrez bien un gin tonic ? – Alberto donna une tape amicale dans le dos de Jacobo avant d’aller embrasser sa sœur.

— On ne va pas rester, après toute cette route on n’a qu’une envie, c’est d’arriver, s’excusa Jacobo.

Le frère d’Irene le traita de chochette, repartit vers les tables et réclama une bière pour son beau-frère. Alberto sentait l’alcool et l’after-shave. Il avait enlevé sa veste, sa chemise trempée de sueur adhérait à sa peau et laissait voir par transparence les poils de son dos. Le groupe acclama l’idée du frère d’Irene et quelqu’un sortit une bière d’un seau à glace ; la bouteille passa de main en main en direction de Jacobo. Les autres avalaient des tranches de jambon tirées d’assiettes luisantes de graisse. Tous endimanchés pour Dieu sait quelle cérémonie.

— Que tu es belle ! dit Irene.

Jacobo chercha sa femme dans la mêlée et la découvrit les bras ouverts, prête à recevoir l’épouse de son frère. Rosa portait une robe fuchsia et avança vers Irene d’une démarche hésitante, les pieds en dedans. Elle avait bu un coup de trop, ou alors elle n’avait pas l’habitude des talons, et tenait son décolleté des deux mains pour éviter que ses seins ne s’en échappent.

— Vous seriez arrivés plus tôt, vous nous auriez trouvés à l’église. Le prêtre nous a tenu la jambe deux heures. On n’en pouvait plus, c’était un peu longuet pour un mariage, dit Rosa en lui faisant la bise.

La bouteille arriva aux mains de Jacobo qui but une gorgée de bière glacée avec délice. Il faisait une de ces chaleurs. Un tambourinement nerveux, quelqu’un claquait des doigts contre la table ? se mêlait aux voix.

Il avait du mal à reconnaître les amis d’enfance d’Irene. Dans cette débauche de costumes, de chemises blanches et de robes, tous différents et à la fois tous pareils, leurs visages ne lui disaient rien. Alberto et Rosa étaient les seuls à leur avoir rendu visite en ville. Les seuls à lui sembler à peu près

familiers. Jacobo avait passé quelques Noël à Portocarrero. Il avait dîné avec certains couples du village, et comme si elle pouvait surgir de ce souvenir, il entendit la voix de la Fuertes.

— Tu fais chier, Irene. Quand je pense qu'on se pomponne depuis 9 heures du matin ici, et toi, tu débarques comme un top-modèle.

Jacobo fit un effort pour se souvenir de son prénom, Berta ? il n'était pas sûr, mais au fond, ça n'avait aucune importance. Tout le monde l'appelait la Fuertes. Avec son tailleur à imprimé fleuri et sa coiffe à voilette, que la sueur plaquait contre son front, la Fuertes et son mètre et demi se frayèrent une place entre Irene et Rosa pour aller embrasser la nouvelle venue. Une cigarette au bout des doigts et une voix cassée, rauque depuis les bancs de l'école, lui avait dit Irene, qu'on avait du mal à imaginer provenir de ce petit corps mince et nerveux.

— Je devrais pas te faire la bise, tu mérites une bonne baffe, plaisanta la Fuertes.

— Qui s'est marié ? demanda Irene.

— Le Gros, avec la boulangère. Isabelita, expliqua Rosa. Mais tu dois pas les connaître.

— Le Gros, je vois qui c'est, se défendit Irene.

— On va à l'Asador, pour la réception. Entre nous, ils auraient pu prévoir un car : je vois personne ici qui soit en état de prendre le volant ! — La Fuertes éclata de rire.

Le bruit se fit plus perceptible ; un roulement de tambour qui allait en accélérant mais sans rythme repérable. Ça ne venait pas des tables. Jacobo se retourna pour en chercher l'origine. Miriam était toujours dans la voiture, il vit sa fille se tasser encore un peu plus sur la banquette. Il n'en devinait que quelques boucles brunes, des cheveux qui avaient perdu les reflets dorés de l'enfance. Si Miriam avait mis un pied dehors, elle serait passée de bise en bise, se serait fait pincer les joues sous une pluie de compliments à sa poitrine naissante. Sous prétexte de ne pas interrompre la cérémonie, Jacobo réclama à Alberto les clés du *cortijo*. Ce dernier fouilla dans ses poches, des pièces de monnaie s'entrechoquèrent.

— Attends, il me semblait bien que je les avais dans ma veste.

D'où venait ce satané bruit ? Le Diamond faisait l'angle. Un store décoloré qui avait pu un jour être rouge, avec le nom sérigraphié du bar, se déployait vainement sous le soleil de midi. Sur les tables, tout autour de l'olivier rachitique, les invités buvaient, mangeaient, grignotaient des tranches de jambon dans un flot incessant de cris et de bavardages. Et curieusement, les rues adjacentes étaient désertes. L'espace d'un instant, Jacobo prit cette faune bruyante pour un cortège de fous à la journée portes ouvertes d'un asile psychiatrique. Éméchés, euphoriques, déguisés en gens normaux, ils surjouaient tellement qu'ils finissaient par se trahir.

Et les enfants ? se demanda-t-il.

C'est alors qu'il le vit : au coin de la rue, un oiseau battait des ailes contre le bitume, hystérique. Blessé sans doute, le martinet n'arrivait plus à prendre son envol.

Jacobo se retourna quand il entendit le claquement sec de la porte du Diamond. Un gémissement de douleur et puis :

— Allez, fous le camp, rentre chez toi !

Un homme expulsé du bar, chancelant, s'écroula sur le macadam. Le brouhaha de la place cessa d'un seul coup, comme si quelqu'un avait rallumé les lumières en plein spectacle et qu'il n'y avait plus de raison de faire semblant. Un silence qui allait mieux, effectivement, avec les rues désertes, l'arbre mort et l'absence d'enfants. Sur la route, l'homme se redressa à grand-peine, le corps endolori. C'était un vieil homme et Jacobo crut qu'il ne réussirait pas à se remettre debout. Sans l'avoir jamais vu, il sut immédiatement qui c'était : Irene lui avait souvent parlé de lui. Des cheveux blancs ramassés en une longue queue de cheval, un jean et un gilet en cuir qui laissait entrevoir sa peau brunie, tachée par le soleil. Sa vieille peau. L'Indien se baissa pour ramasser son chapeau, un feutre avec une plume cousue sur le bord, quand on le bouscula de nouveau. Cette fois, le vieux parvint à garder l'équilibre. Jacobo voulut intervenir mais il croisa le regard d'Irene : "Reste en dehors de tout ça", lui disait-elle, et il se souvint de sa mise en garde à la station-service. "On ne rigole pas avec les affaires du village."

Le silence qui s'était fait sur la place ne suffit pas à éveiller la curiosité de Miriam. Sa fille était toujours planquée sur la banquette arrière de la voiture pour mieux se rendre invisible. Qu'était-il arrivé au martinet ? Avait-il réussi à s'envoler ? Jacobo ne le voyait plus.

— Et tu oses te pointer ici ! Quel toupet, nom d'un chien ! cria l'homme qui avait poussé l'Indien. Puis sa voix se radoucit. D'un air amical, il ajouta : Tiens, oublie pas ton chapeau de mes couilles.

Ginés le ramassa et l'enfonça sur la tête de l'Indien. Le mari de la Fuertes était fidèle au souvenir qu'en gardait Jacobo : des cheveux noirs bouclés autour d'un visage rond comme un jaune d'œuf. Pour l'occasion, il avait mis une cravate, et sa chemise fermée jusqu'au dernier bouton étranglait son cou robuste. Il s'efforçait de remonter son pantalon et de rentrer sa chemise alors qu'il titubait comme une toupie sur des pieds trop petits pour lui assurer l'équilibre.

— Vous pouvez pas les laisser faire ce qu'ils veulent, les avertit l'Indien, qui fit quelques pas pour s'écarter de Ginés. Derrière son air bravache, on aurait juré qu'il allait détaler la peur au ventre.

— Et qui te dit qu'on les laisse faire ?

Ce n'était pas Ginés qui répondait à l'Indien. Quelqu'un venait de sortir du bar. Jacobo se pencha légèrement pour voir l'homme qui tentait de mettre un terme à la discussion : le Blond.

— Viens pas nous emmerder, c'est tout de même pas si grave. Rentre chez toi et fiche-nous la paix, on est de mariage...

— Le Blond considéra que l'incident était clos.

— Ces gamins sont possédés par le diable... murmura l'Indien.

Le vieil homme scruta d'un regard accusateur ceux qui avaient assisté à la scène en spectateurs : Ginés et tous les invités à l'ombre de l'arbre mort. Alberto et sa femme, Rosa. La Fuertes, qui laissa échapper une bouffée de cigarette. Et même eux, Irene et Jacobo, deux étrangers au milieu de la fête. Jacobo se sentit mal à l'aise et détourna les yeux. Il observa les rues désertes, et se demanda à nouveau : où sont les enfants ?

L'Indien s'éloigna, le dos voûté, par une ruelle qui sinuait jusqu'au bas du village. Après quelques secondes de silence, le brouhaha reprit sous forme de conversations, d'éclats de rire et de "Passe-moi moi une bière, tu veux ?" Irene était assise sur le bord d'une table en plastique. Le soleil rendait son tee-shirt blanc presque translucide. Jacobo devina l'ombre brune dessinée par l'aréole de ses mamelons. Ginés accourut lui souhaiter la bienvenue, mais Jacobo ne quittait pas sa femme des yeux. Une légère brise, brûlante comme le feu de la montagne qui s'élevait derrière Portocarrero, s'engouffra dans le labyrinthe de ruelles et balaya la place. Les serviettes en papier s'envolèrent sur les tables, les robes se soulevèrent, les cheveux d'Irene tressautèrent sur son visage. Elle se recoiffa avant de dire bonjour au Blond.

— Alberto m'a dit que vous vous installez au *cortijo*. — La voix de Ginés, devant Jacobo, l'empêcha d'entendre ce qu'Irene répondait au Blond, elle avait l'air si heureuse. — T'as du pain sur la planche, je te préviens. Le toit est dans un état...

Pourquoi avait-il envie d'envoyer chier Ginés ? Pourquoi cette tentation de lui flanquer son poing dans la gueule ? Le mari de la Fuertes dut sentir son animosité, parce qu'il ajouta, comme pour se justifier :

— Je descends tous les jours à Tabernas pour aller bosser et, sur la route, je passe devant le *cortijo*.

Irene et le Blond se rapprochèrent. Est-ce qu'ils chuchotaient ? se demanda Jacobo. Lui avait sa veste de costume ouverte, une fine cravate noire balançait contre sa poitrine comme un pendule. Et cet air de supériorité, presque de compassion ? Comme si ses lèvres fines disaient : je sais ce qui vous arrive, vous êtes dans la merde, mais ne vous inquiétez pas, je vais m'occuper de vous... Il savait qu'ils avaient le même âge mais le Blond, d'une certaine façon, avait su arrêter le cours du temps, sa peau gardait l'éclat de la jeunesse.

Pourquoi Irene ne portait-elle pas de soutien-gorge ? Il ne l'avait pas remarqué avant, pendant le voyage. Jacobo ne comprenait pas pourquoi entrevoir ses bouts de seins par transparence le contrariait autant. Les tétons frottaient contre le coton. Dressés.

— Ça va pas de vous en prendre à ce pauvre homme ? lança Jacobo au Blond en guise de salut.

— L'Indien n'a plus toute sa tête. Ça fait combien de temps que vous ne l'avez pas vu ? Il est pénible, à la longue...

Le Blond lui tendit la main, Jacobo la serra. Irene lui demanda s'il avait une cigarette. Il sortit son paquet. Le Blond dégaina son briquet avant que Jacobo n'ait le temps de trouver le sien. Alberto revint avec les clés du *cortijo*.

— Irene a mon numéro, dit le Blond. Si vous avez besoin de quoi que ce soit...

Les mots restèrent suspendus en l'air. Jacobo le remercia et, les clés du *cortijo* en main, retourna à la voiture. Irene jeta sa cigarette et écrasa le mégot du bout de sa basket.

Le soleil tombait verticalement, sans laisser de place à l'ombre. Jacobo se rendit compte qu'il transpirait en démarrant le moteur.

— Je sais pas ce qu'il leur a fait, l'Indien, pour qu'ils le traitent comme ça. Quel âge il a, le gars ? Soixante-dix ans ?

Irene ne répondit pas et ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à leur arrivée au *cortijo*.

La voie rapide séparait le village du désert. Il fallait la traverser, faire environ deux kilomètres et prendre une sortie qui devenait assez vite un chemin de terre pour arriver au *cortijo*. La bâtisse rectangulaire s'élevait sur un terrain crevassé par la sécheresse. La voiture roulait sur des buissons jaunis et des pierres, Jacobo songea qu'il faudrait s'en débarrasser de toute urgence s'il ne voulait pas bousiller les pneus.

La maison donnait l'impression d'avoir été abandonnée depuis des lustres. Sous la chaux écaillée, les murs maçonnés étaient visibles. Bruns comme les collines alentour. Irene se débattait avec la porte rouillée qu'elle tentait d'ouvrir. Miriam était sortie de la voiture et regardait d'un air dégoûté ce néant qui les entourait. Des terres mortes, la rumeur lointaine des voitures sur la voie rapide qui se confondait avec le vent et les cigales, des pierres blanches comme des crânes et, tout autour de la maison, des figuiers de Barbarie

qui avaient l'air malades. Leurs raquettes décolorées exhibaient un blanc calcaire. Quelques jours plus tard, Ginés lui dirait que c'était à cause des cochenilles. Le parasite s'était répandu dans toute la région d'Almería, il s'alimentait de la sève des figuiers jusqu'à les faire crever. Il n'y avait rien à faire à part les brûler.

Un chat tigré famélique s'enfuit d'un coin de la maison quand Irene réussit à ouvrir la porte, dans un grincement aigu, le gémissement des charnières oxydées.

Ils entrèrent comme qui fait ses premiers pas sur un bateau à la dérive. De la poussière et du sable calcaire s'étaient accumulés sur les rares meubles du salon, un vieux fauteuil, une étagère taillée dans le mur. Miriam leur cria qu'il y avait des excréments au pied de l'escalier qui menait à l'étage, là où se trouvaient les deux chambres à coucher. L'œuvre du chat, probablement. Ce serait un miracle qu'il y ait l'électricité et l'eau courante, se dit Jacobo, et que les canalisations fonctionnent encore. Théoriquement, Alberto s'était chargé de tout remettre en service. "Il y aura internet au moins ?" avait demandé Miriam avant le déménagement. Un des rares moments où elle avait abandonné son déni de l'avenir pour s'intéresser quelque peu au sort qui les menaçait. "Je ne sais pas s'il arrive jusque-là, chérie", lui avait répondu Irene.

Une fissure traversait le plafond. On aurait dit la silhouette d'une chaîne montagnaise.

— Une demi-heure à me battre avec la porte, et figure-toi que celle de la cuisine était ouverte, dit Irene de la cuisine.

— De quelle porte tu parles ? demanda Jacobo. Il aurait voulu paraître plein d'entrain, comme si l'état de la maison ne pouvait pas l'abattre.

— À la cuisine, il y a une deuxième porte, elle donne sur la cour arrière et on voit bien qu'elle est cassée ; elle ne ferme pas, lui expliqua Irene à son retour. Elle secouait ses mains couvertes d'une poussière qui trouverait toujours des interstices où se glisser, quoi qu'ils fassent pour s'en débarrasser.

La porte de la cuisine. Et, dans un coin du salon, un poêle à gaz que Jacobo trouva totalement déplacé : auraient-ils froid un jour, dans cette fournaise ?

— Quand on aura défait les valises, je jetterai un coup d'œil à cette porte. Ça doit pouvoir se réparer.

Jacobo sortit de la maison. Il ouvrit le coffre. Tout ce qui restait de leur vie tenait à l'intérieur. Tout autour, le désert. Le chant lointain des cigales. Il crut apercevoir la silhouette d'une voiture se découper sur le ciel, en haut d'une colline. Il y avait quelqu'un à l'intérieur, qui démarra quelques secondes plus tard pour aller se dissoudre comme de l'huile bouillante sur la ligne d'horizon.

## HÔPITAL

### – RÉVEILLE-TOI, TIGRE –

— Jacobo ? – Le médecin attendit en silence une réaction de sa part et, ne l’obtenant pas, fit signe à ses collègues de retirer l’intubation. – Tenez-vous prêts au cas où il n’arrive pas à respirer seul.

La canule tachée de sang et de fluides sortit de sa bouche. Jacobo sentit une légère brûlure, au loin, comme le souvenir d’une blessure. Il avait l’impression d’être plongé dans une mer noire, du pétrole, et ouvrit la bouche au bord de l’asphyxie. Il avait peur d’absorber la noirceur qui l’entourait, le liquide pourrait se pétrifier en lui et finir par le tuer. Des larmes lui montèrent aux yeux, ça brûlait.

Les médecins retirèrent la respiration artificielle ; sa fréquence cardiaque augmenta mais sans sortir des paramètres normaux. L’un d’eux exerçait une pression douce sur la poitrine, en rythme. “Réveille-toi, tigre.”

L’obscurité perdit de sa densité et il put deviner des silhouettes. Une rumeur de voix, des hommes et des femmes qui semblaient parler de lui depuis une autre chambre, mais comment pouvait-il le savoir ? Jacobo bougea légèrement la tête dans un spasme, ou n’était-ce qu’une décharge électrique interne ?

Les silhouettes s’agitaient par-delà ses paupières comme des insectes.

Il se souvint du coup de feu. Pas de la détonation en elle-même, mais de l’écho qui vint après et ricocha sur les murs du *cortijo*. Elle ricochait encore contre les parois de son crâne.

Une des silhouettes s'affaissa sur lui et il sentit le froid de sa main contre sa joue. Elle lui ouvrit une paupière. Puis un halo de lumière blanche l'aveugla, qui cessa aussitôt.

Il respirait difficilement, mais il respirait par lui-même.

Il ouvrit les yeux : la chambre était vide. Combien de temps s'était-il écoulé ? Où étaient passées les silhouettes de tout à l'heure ? Il fut incapable d'appréhender ce qu'il voyait, les images étaient des mots écrits dans un alphabet inconnu. Un néon blanc bourdonnait doucement au plafond.

— Jacobo, tu m'entends ? — D'où venait cette voix ? — Il te suffira de cligner des yeux si tu y arrives. Cligne des yeux si tu m'entends.

Et Jacobo cligna des yeux. Il voulut tourner la tête mais ses muscles ne répondaient pas. Il imagina ses pupilles glisser d'un côté à l'autre, affolées comme un oiseau aux ailes blessées.

— Très bien, Jacobo. Tu te débrouilles très bien.

Les larmes ne brûlaient plus comme au début. Il contracta les doigts de sa main droite, du moins en eut-il l'impression, sans savoir si ces impulsions avaient des conséquences à l'extérieur ou s'il ne s'agissait que de sensations sous sa peau.

— Moi c'est Miguel, mais ici, tout le monde m'appelle Lézard. Une sacrée bande de cons, soit dit en passant. Tu te sens capable de bouger ce corps de rêve ?

L'odeur froide et piquante de la crème, la peau glissante et Lézard, avec son flot incompréhensible de paroles, de longs soliloques sur le personnel de l'hôpital entrecoupés de mélodies méconnaissables, des fredonnements qui servaient avant tout à combler le silence. Et pendant ce temps, des exercices qui essayaient de lui rendre sa mobilité ou au moins de sauver ce qui était récupérable. La lumière de la fenêtre accusait les cicatrices sur le visage de Lézard, une acné virulente à l'adolescence, peut-être même de la vérole. Les rides creusaient des sillons sur sa peau et, dans les rares moments où il se taisait, Jacobo le voyait se pencher vers lui, légèrement voûté, avec ses yeux globuleux, son air acerbe, immobile comme un lézard sur son mur.

Les premiers sons qu'il réussit à émettre furent des gémissements. Sous la douleur des flexions que Lézard l'obligeait à faire, sa bouche poussa un cri.

— C'est ça, Jacobo, très bien, continue, le félicitait Lézard. La prochaine fois, je veux t'entendre insulter ma mère.

Des voix, encore des voix, des hommes et des femmes qui lui rendaient visite dans cette chambre. "Comment te sens-tu, Jacobo ?" Il imaginait son regard absent, déboussolé, tourné vers ces visages qui lui souriaient et s'efforçaient de prendre un ton familier. Mais qui étaient ces gens ? Une odeur de thym flottait parfois dans la pièce. Ça lui rappelait la campagne et le vent.

— Sais-tu pourquoi tu es là ? lui demanda quelqu'un, un jour.

Lézard le fit s'asseoir sur une chaise, dans le coin de la chambre. Jacobo avait du mal à se tenir debout.

— Je m'appelle Juan Carlos, je suis le chirurgien qui t'a opéré. Tu récupères très bien, Jacobo. Tu le sais au moins ?

Il faisait des efforts pour garder les yeux sur cet homme en blouse blanche qui avait pris place devant lui. Mais son imagination changeait l'homme en femme, sa blouse blanche en peau nue. Cette chambre d'hôpital devenait une plage, la nuit.

"Sais-tu pourquoi tu es là ?" venait-on de lui demander. Cette question résonna en lui, parcourut l'ensemble de son corps comme si c'était un grand manoir, ouvrant et refermant des portes, longeant des couloirs, cherchant désespérément le chat qui miaulait, piégé dans le noir.

— J'ai soif, dit-il à une infirmière.

Il s'efforçait, au fil de ces heures qui s'imposaient à lui comme une éternité, de reconstruire sa vie. Il repensa à ces témoignages d'hommes qui avaient vécu un accident de train et n'arrivaient pas à décrire comment c'était arrivé. Mais Jacobo n'avait pas seulement perdu la mémoire de l'instant où tout s'était brisé. Sa vie, son histoire n'étaient plus que le goût d'un plat sur son palais, une saveur qu'il n'arrivait plus à identifier. Il ne lui restait que deux certitudes : son amour pour Irene. Son amour pour Miriam.

— Je te présente Verónica, la psychologue du centre, dit le chirurgien.

Une femme en tailleur prit une chaise pour aller s'asseoir près de Jacobo et posa sa main sur la sienne. Il avait posé des tas de questions à Lézard, aux infirmières, et tous lui avaient fait la même réponse : les médecins viendraient bientôt lui donner des explications. À présent qu'il longea le précipice, il fut sensible à ce geste de Verónica, qui avait pris sa main comme pour l'assurer d'un point d'ancrage dans la réalité.

— Tu n'as rien à craindre. Dans ton état, c'est normal que tu aies du mal à comprendre ce qui s'est passé. C'est pour ça que nous sommes là, nous allons tout t'expliquer. Tu n'as sans doute aucune idée du temps que tu as passé ici, à l'hôpital. Cela fait près de deux mois que tu es avec nous.

Jacobo hocha légèrement la tête. Il savait qu'il s'agissait de l'entrée en matière d'une information qui, d'une certaine façon, avait déjà voleté entre ces quatre murs. Un corbeau prisonnier.

— Nous n'entrerons pas dans les détails techniques. Nous aurons d'autres occasions d'en parler avec le chirurgien. Tu l'as peut-être oublié, mais lorsque tu es arrivé ici, tu étais conscient. Tu avais été touché par une balle. C'est le Dr Juan Carlos Mendizábal qui t'a opéré. Ton poumon était perforé. L'équipe a jugé préférable de te plonger dans un coma artificiel. Tu y es resté seize jours, jusqu'à ce qu'on estime que tu pouvais respirer par toi-même...

Verónica se tut pour que Jacobo ait le temps d'intégrer l'information ; le silence qui suit la première cuillerée après une longue période de famine. Son corps devait assimiler les mots, ces vieux nutriments. Le récit qui donne sens à tout le reste.

— Tu as été un vrai champion. Lézard, le kiné, nous a raconté tous les efforts que tu as faits. Tu verras, tu vas vite récupérer, poursuivit la psychologue.

— Irene ? réussit à articuler Jacobo. Depuis son réveil, il n'avait pas prononcé son nom à haute voix, ou alors il n'en gardait aucun souvenir.

— Je dois t'annoncer de très mauvaises nouvelles, hélas : nous n'avons rien pu faire pour la sauver. — La main de Verónica serra plus fort celle de Jacobo. Il comprit à ce moment-là que la psychologue attendait qu'il lui pose la question. Ses mots, l'explication qui s'ensuivit, eurent un je-ne-sais-quoi

de factice, comme si la scène avait été répétée trop longtemps devant le miroir. – Quand les premiers secours sont arrivés chez vous, Irene n'était plus en vie. Est-ce que tu te souviens de ce qui s'est passé ?

L'image de cet homme, du bas de pantalon imbibé de sang, le frappa comme un coup de fouet.

Le sang d'Irene.

Il se souvint d'elle, frémissante contre lui quand ils faisaient l'amour. Son pouls accéléré, elle était si vivante.

Sa gorge se serra et il crut replonger dans l'obscurité dont il venait juste de s'échapper, cette mer noire. Mais il fallait résister. Au moins quelques instants.

— Et ma fille ?

La main de Verónica se décolla légèrement de la sienne, de la nervosité peut-être, avant de la saisir à nouveau. Cette fois, c'est lui qui avait la sensation de tenir sa main.

— Ta fille va bien, ne t'inquiète pas. On s'occupe d'elle.

Lézard se tut. Le kinésithérapeute meublait le silence en fredonnant des airs que Jacobo n'arrivait pas à reconnaître, comme toujours, mais ses monologues sur le personnel de l'hôpital se faisaient plus rares. À la salle de gym, il l'allongea sur un tapis, lui demandait de fléchir les jambes. Jacobo avait réussi à se mettre debout et même à faire quelques pas. Il devait manger, regagner de la masse musculaire. Les seize jours de coma lui avaient fait perdre près de vingt kilos.

Il mangeait et descendait à la salle de gym. Il faisait de gros efforts pour redevenir autonome. Mais Lézard lui adressait à peine la parole.

Il n'avait toujours pas la notion du temps. Jacobo s'exerçait à un jeu enfantin : sur le panneau en bois placardé au mur, qui représentait une chaîne de montagnes, il s'imaginait que ses doigts étaient de petites jambes qui gravissaient un escalier improvisé. Il alternait l'index et le majeur, marche après marche, avec la drôle de marionnette qu'était devenue sa main droite. Mais il lui arrivait de se retrouver bloqué en plein exercice, au beau milieu de la pente. Était-il en train de

monter ou de descendre l'escalier imaginaire ? Depuis quand était-il assis devant ce panneau en bois ?

— La garde civile a ouvert une enquête, dès qu'ils auront des éléments, ils viendront te voir, disait Verónica, la psychologue, pour le rassurer.

Lézard ne répondait pas davantage à ses questions.

— Mon job à moi, c'est de te faire virer de l'hôpital. — Le kiné jouait le copain blagueur. En réalité, il coupait court à la conversation.

Alberto vint lui aussi lui rendre visite. Le frère d'Irene s'intéressa à sa récupération et le félicita pour ses progrès. Au début, lui avoua-t-il, les médecins pensaient qu'il ne remarquerait plus jamais. Jacobo lui demanda des nouvelles de Miriam, pourquoi ne venait-elle pas, il voulait voir sa fille. Comment avait-elle pris tout ça ? Et ce tout ça, dès qu'il put le nommer, lui pesa d'un poids excessif, un rocher de Sisyphe phénoménal qui finirait par les écraser sous son poids : l'assassinat de sa mère.

— D'accord, répondit Alberto. T'auras qu'à dire aux docteurs que tu veux la voir. Moi non plus, on me laissait pas venir te voir au début. Ils t'ont rien dit. Normal, vu ce qui s'est passé.

Irene était morte depuis trois mois. Les souvenirs de cette nuit-là, au *cortijo*, le noyaient comme une déferlante au moment où il s'y attendait le moins. Il était incapable de les remettre dans l'ordre et se réfugiait dans sa seule conviction : ce soir-là, Miriam n'était pas à la maison. Elle était allée dormir chez Carol, la fille de la Fuertes. Sa chambre était vide, ces hommes n'avaient pas pu l'y surprendre, pas même le type au blouson d'aviateur, personne. Sa fille était en sécurité : il s'agrippait à cette idée comme un naufragé.

Il vit passer Alberto dans le couloir, avec Verónica. Ses yeux étaient rivés au sol, était-il embarrassé ? Après un bref échange, des phrases que Jacobo ne parvint pas à entendre, Alberto nia énergiquement et, sans rien ajouter, prit congé de la psychologue d'un pas rapide.

Les jours passèrent, mais Alberto ne revint pas à l'hôpital.

— La garde civile est là. Ils veulent te parler, dit un jour Verónica en entrant dans la chambre. — Elle prit place au bord

du lit. Jacobo se tenait debout à la fenêtre. Il sut qu'ils ne lui annonceraient pas de bonnes nouvelles. – Je vais être à tes côtés, lui promit la psychologue.

Sa mémoire ne marchait plus. Récupérer physiquement ne lui semblait plus aussi difficile que de reconstruire pièce après pièce ce qui avait été sa vie. Son passé était un *déjà-vu*. Une impression d'avoir vécu certaines choses, des sentiments, des noms et des lieux qui lui semblaient familiers. Irene, une plage et un petit appartement de banlieue pas très clean. Des draps trempés de sueur. La petite Miriam et le désert. Les ombres qui avaient fait irruption dans le *cortijo* et les coups de feu : la douleur quand la balle lui avait traversé la poitrine. Mais pourquoi ? Qui étaient ces hommes, que cherchaient-ils, pourquoi avaient-ils voulu les tuer ?

Et, comme des îles au milieu de l'océan, d'autres souvenirs lui revenaient dans une parfaite clarté.

Miriam avait six ans quand il dut partir à Bruxelles assister à un congrès de l'Agence de l'Union européenne pour les chemins de fer. Le dernier jour, avant de prendre son vol de retour, il partit faire un tour sur la place Sainte-Catherine après le petit-déjeuner. Dans les rues de cette ville inconnue, il fit un malaise. Avait-il trop mangé ou trop bu la veille, une indigestion peut-être ? Il avait la tête qui tournait, soudain pris de nausées. En parfait hypocondriaque, il se dit : Que se passerait-il si je mourais maintenant ? En ce petit matin glacé, refaire le trajet jusqu'à l'hôtel lui semblait au-delà de ses forces. Il s'assit sur un banc de la place. Que faisait-il ici, tout seul ? Quel sens avait cette solitude dont il rêvait par moments ? Il tenta de reprendre le contrôle, et rentra à l'hôtel malgré la peur de s'évanouir à chaque instant. Il était une pièce foncièrement inutile, un parasite qui ne pouvait subsister loin de son animal. Il compta les minutes jusqu'à l'heure de partir à l'aéroport. Ensuite, le taxi, et enfin, sa maison. En entrant dans sa chambre, il enleva ses chaussures et, sans prendre la peine de se déshabiller, se glissa sous les couvertures. Irene dormait serrée contre la petite Miriam ; il ferma les yeux près

de sa fille et passa son bras autour d'elle, sa main touchait la taille d'Irene. Il accorda sa respiration à celles de ses femmes et la panique qui le tenaillait depuis le matin à Bruxelles s'évanouit. Tous trois endormis dans ce refuge, en plein après-midi, étrangers au reste du monde.

Le sergent Almela lui serra la main et l'invita à s'asseoir. Verónica l'avait accompagné dans un bureau de l'hôpital où il n'était jamais entré. La table en bois noble, les classeurs des étagères laissaient supposer qu'il appartenait à un membre de la direction. Un second garde civil, en uniforme celui-là, ferma la porte et se tint debout derrière Jacobo. Pensaient-ils qu'il allait s'enfuir ? Le sergent Almela était probablement en fin de carrière. Le teint mat, la soixantaine bien tassée, il devait commencer à entrevoir la retraite. D'un air funèbre, il lui présenta ses condoléances pour Irene. Jacobo le remercia et, tout en s'asseyant, se dit qu'Almela faisait partie de ces gens qui savent d'instinct ce qu'il convient de faire dans les veillées mortuaires.

Il se rendit compte alors qu'il n'avait pas assisté à l'enterrement d'Irene.

— Nous savons que vous vous posez beaucoup de questions, mais nous avons préféré attendre que vous soyez entièrement rétabli avant de venir vous parler, dit Almela, et il ajouta : Les médecins nous ont dit que vos souvenirs sont encore assez confus – et il fit claquer sa langue en guise de point final.

— J'ai du mal à m'y retrouver, avoua Jacobo, qui cherchait des yeux l'approbation de Verónica.

— Ne vous en faites pas, Jacobo. La garde civile a fait son travail, dit Verónica, mais sa voix n'avait rien de rassurant. Était-ce un avertissement ?

— Ce que je vais vous dire va être particulièrement difficile à entendre, reprit le sergent. Et je vous jure que je m'en passerais bien. Vous avez assez souffert comme ça.

Jacobo regarda autour de lui et sentit que personne ne souhaitait être dans ce bureau.

— Votre femme n'a pas survécu aux coups de feu. Elle en a reçu deux. Une balle l'a touchée à l'estomac et l'autre, celle

qui a causé sa mort, à la poitrine. — Almela détaillait le résultat de ses enquêtes comme le joaillier ouvre un présentoir de pierres précieuses. Deux coups de feu, pensa Jacobo. Et savoir qu'aucun n'avait visé la tête lui procura un certain soulagement. Ainsi, ses souvenirs mentaient. — C'est Ginés Salvador qui a prévenu les secours. Il est passé chez vous de bonne heure le lendemain pour récupérer des affaires de votre fille. Des livres pour le lycée. C'est grâce à lui que vous êtes toujours en vie.

Il pensa à Ginés, le mari de la Fuertes ; il allait devoir passer chez lui pour le remercier. Le sergent expliqua que les assaillants avaient tiré d'autres coups de feu. L'un d'eux lui avait perforé le poumon.

— Ils sont entrés par la porte de la cuisine, poursuivit-il, et ça, Jacobo s'en souvenait parfaitement. Nous avons pu les identifier grâce aux empreintes digitales retrouvées dans la maison. Les deux individus sont connus des services de police, ils ont des antécédents de trafic de drogue : haschich, cocaïne... Ils sont également impliqués dans une agression qui a eu lieu il y a quelques mois dans le village. De nationalité serbe : Zoran Bukovij et Sinisa Petric, âgés respectivement de quarante-deux et vingt-trois ans. Toutefois, nous n'avons pas réussi à les arrêter. D'après les premiers résultats de notre enquête, ils ont décollé de Madrid le lendemain pour Zagreb.

Jacobo tenta d'organiser les informations qu'on lui délivrait. Des conversations au village lui revenaient en sourdine, résiduelles, comme des chansons diffusées si bas qu'on peine à identifier leurs mélodies, au sujet de braquages de maisons isolées, d'agressions, de fantômes errant la nuit dans le désert. La maison de Ginés et la Fuertes. Il dut penser à voix haute car le sergent lui répondit :

— Le cambriolage de la maison de Ginés Salvador, c'étaient eux. Mais en ce qui vous concerne, nous avons des raisons de penser qu'il ne s'agit pas d'un cambriolage, Jacobo.

Son prénom et ce dossier marron qui venait d'apparaître sur la table comme par miracle, sur lequel jouaient nerveusement les doigts épais du sergent, lui firent comprendre qu'il approchait du précipice. De ce gouffre qu'il avait déjà perçu

chez le personnel de l'hôpital, qu'il avait deviné en Alberto, dans son empressement à s'en aller avant que la conversation ne glisse vers un terrain où il ne voulait pas s'aventurer.

— Aucun objet de valeur n'a été dérobé, et la violence dont ils ont fait preuve ne colle pas. Certaines preuves en notre possession nous laissent penser qu'ils n'avaient pas d'autres intentions que de... — De nouveau ce tambourinement sur le dossier marron. Verónica se racla la gorge et s'en excusa aussitôt. — ... d'attenter à vos jours, conclut Almela.

— Pourquoi... ? On leur a rien fait, nous... — Jacobo n'arrivait qu'à bégayer. Il parlait d'un présent qui n'existait plus, du moins plus pour Irene.

— Zoran et Sinisa ont pris l'avion dès le lendemain, sur un vol dont ils avaient acheté les billets quatre jours plus tôt ; c'est ce qui nous a orientés vers cette piste. Nous pensons qu'ils ont été engagés pour faire ce qu'ils ont fait.

Un an et demi dans le désert, se dit Jacobo. C'est le temps qu'ils avaient passé au *cortijo*. Qu'était-il arrivé pour qu'on cherche à les assassiner en si peu de temps ? La culpabilité lui serrait la gorge comme un serpent ; il pensa au Blond, à Ginés et à la Fuertes, à Alberto et aux divagations de Rosa, sa belle-sœur, sur les traditions de Portocarrero, à toutes ses erreurs.

À sa façon si maladroite d'aimer Irene.

— Vous pourrez bientôt partir, et vous devrez faire face à tout ce dont on vient de parler. Malheureusement pour vous, nous n'avons pas réussi à vous maintenir à l'écart de la télévision et des journaux...

— Nous serons à tes côtés à chaque instant, intervint Verónica.

Ce pluriel majestueux, cette armée qui promettait de l'entourer, qui étaient-ils, et pourquoi diable allait-il avoir besoin d'eux ?

— Nous avons trouvé ces conversations dans le portable de votre fille, dit le sergent en poussant légèrement le dossier marron dans sa direction. Tenez, je vous laisse en lire un extrait. Nous ne pouvons pas vous les montrer dans leur intégralité et vous n'aurez pas le droit de les emporter : elles sont soumises au secret de l'instruction et, surtout, elles impliquent d'autres

mineurs. C'est la raison pour laquelle les prénoms sont masqués. Le juge a fait une exception à la règle dans votre cas, car il avait bien conscience que ma parole n'allait pas suffire...

Le dossier était à présent entre les mains de Jacobo. Mais ce dernier dévisageait toujours le sergent et la psychologue. Ses yeux cherchaient une réponse capable de repousser les démons.

— Jacobo, tout indique que la personne qui a engagé ces deux tueurs à gages est votre propre fille : Miriam. Les conversations ne laissent pas de place au doute. Je suis vraiment navré de devoir vous l'annoncer...

— Où est ma fille ? explosa Jacobo. — Il voulut se mettre debout, tout flanquer par terre. — Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Elle a été placée en établissement pénitentiaire pour mineurs, répondit Almela.

— Du calme, Jacobo. Personne ne va faire de mal à ta fille, tenta la psychologue pour le contenir.

Cette fois, il s'était levé. La lampe qu'il avait balancée pendouillait sur le bord de la table, retenue par son câble. Le garde civil de la porte le maîtrisa par derrière. Il comprenait maintenant la raison de sa présence dans le bureau. Le dossier marron gisait par terre, quelques feuilles s'en détachaient comme pour le narguer.

— C'est de la folie pure, réussit-il à dire. Elle a quatorze ans... c'est une gamine...

Rien que le silence. Si c'était une question, personne dans ce bureau n'avait la réponse.

## TCHAT

– NOUVEAU SUJET –

MIRIAM : Vous pouvez pas comprendre. 😞

**CAROL** : Vas-y explique, je suis pas débile. Franchement, qui supporte ses parents ?

MIRIAM : Tu peux pas comparer. Ça n'a rien à voir. Ton père à toi, il monte dans ta chambre ?

**CAROL** : Qu'il ose et je lui coupe les couilles.

**CAROL** : Va voir la police.

MIRIAM : Il n'est pas stupide. Les policiers se moqueraient de moi. Mon père leur dirait que j'invente. Il raconterait que je suis psychopathe et que si je suis pas sous traitement, c'est parce qu'on a pas de blé...

**CAROL** : C'est juste un coup de déprime. Va te coucher, demain tu verras les choses autrement.

MIRIAM : Je vois pas pourquoi. Tu crois qu'il sera plus là l'alcool, demain ?

**CAROL** : Tu dois en parler à quelqu'un.

MIRIAM : Je vous en parle, justement. Personne d'autre ne doit le savoir. C'est clair ?

**CAROL** : Mais qu'est-ce qu'on peut faire pour toi ?

MIRIAM : Rien. Personne n'y peut rien.

**CAROL** : Parles-en à ta mère, enfin !

MIRIAM : Elle s'en tape de moi, ma mère.

**CAROL** : Il te reste une boulette ? Roule-toi un pétard. Ça va te détendre.

...

...

**CAROL** : Miriam... ? 🤔